CONSIDÉRATIONS

N° 110.

SUR

LA LACTATION ET L'ALLAITEMENT;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 juin 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JULES-MONDÉSIR MERLANDE, de Marie-Galante,

(Ile Guadeloupe.)

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

VIRGILE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	GRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER,
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Suppléant.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* CHOMEL, *Examinateur.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe, *Examinateur.*
Cloquet (Hippolyte.)	Parent du Chatelet, *Suppléant.*
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA PLUS TENDRE

DES MÈRES.

Comme un gage éternel d'amour et de reconnaissance.

A MON FRÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

A MON TRÈS-CHER ONCLE HOTESSIER,

MON SECOND PÈRE.

A MONSIEUR WORMS,

Savant Professeur, et digne ami de la jeunesse.

Comme preuve d'un attachement sans bornes.

A MES PARENS ET AMIS,

Dont les noms ne sont point inscrits ici, mais dont l'aimable souvenir sera éternellement gravé dans mon cœur.

J.-M. MERLANDE.

AVANT-PROPOS.

L'esprit, après s'être livré à de longs et pénibles travaux, aime à se récréer et à embrasser des sujets qui lui plaisent ; aussi un candidat qui, pour subir ses examens, a fait un résumé immense de la médecine, cette science si vaste, arrive avec plaisir à sa thèse ; il semble que pour lui va commencer une nouvelle vie; il se sent libre; ses pensées, son imagination prennent un nouvel essor, et dans leurs cours s'arrêtent sur un sujet attrayant, premier fruit de leurs fatigues et de leurs veilles. Ce faible essai qu'un jeune docteur sans expérience met au jour ne peut renfermer que les préceptes qu'il a puisés au sein d'une Faculté savante. Heureux si, en montrant à ses juges l'ardent désir de marcher sur leurs traces, il peut obtenir leur indulgence! Je la réclame toute entière pour un travail au-dessus de mes forces, mais qui offre tant d'attraits que je n'ai pu résister au plaisir de l'entreprendre.

Comme je n'ai pas pensé devoir séparer la lactation de l'allaitement, ces deux fonctions étant si intimement liées, je me suis vu obligé d'omettre des détails sur chacune de

ces parties pour éviter l'ennui et la longueur; j'ai donc décrit succinctement l'appareil de la lactation, la sécrétion du lait, l'allaitement. J'ai signalé quelques dangers auxquels s'expose la mère qui n'allaite pas son enfant, et les inconvéniens graves pour celui-ci. Cependant il est des circonstances où elle ne peut pas nourrir ; dans ce cas, j'ai fait connaître les qualités principales que doit avoir une nourrice.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA LACTATION ET L'ALLAITEMENT.

Ces deux fonctions doivent être considérées, la première comme le principe dont émane la seconde; elles forment le complément de la menstruation et de la conception.

De la lactation.

La lactation est l'ensemble des phénomènes qui président à la formation ou sécrétion du lait. Les organes qui exécutent cette fonction se composent de la glande mammaire et de ses annexes.

Peu développée dans l'enfance, cette glande prend un accroissement rapide et quelquefois très-considérable au moment de la puberté; c'est alors, dit *Roussel*, que tout s'anime dans la femme : ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression; tout ce que les grâces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne. De ce nouvel état, il résulte en elle une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer. Elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes, et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. Pour intéresser puissamment toute la nature à

sa situation, elle semble appeler les plaisirs à son secours ; alors tout s'empresse, tout vole au-devant de la beauté, pour la servir et briguer le bonheur de recevoir ses chaînes.

Cet accroissement coïncide presque toujours avec l'apparition des menstrues, et semble annoncer les rapports de sympathie qui se manifestent d'une manière si remarquable pendant la grossesse, et surtout après l'accouchement. Une couche de tissu cellulaire plus ou moins abondante enveloppe la glande mammaire de toutes parts, s'interpose dans l'intervalles des lobules dont elle est formée, et donne aux seins cette forme globulaire, ces contours arrondis et gracieux qui ajoutent encore à tous les charmes qu'ont les femmes pour nous plaire et nous séduire.

Des lobules dont la glande mammaire est formée, et du tissu cellulaire qui l'enveloppe, s'échappent de petits conduits d'une couleur blanche, minces, transparens, qui forment une espèce de réseau près de l'aréole, d'où s'élèvent quinze à vingt tubes qui viennent percer le mamelon sur divers points de sa surface : ce sont les conduits lactifères ou galactophores dans un état d'inertie. Repliés sur eux-mêmes avant la puberté, ils prennent un accroissement considérable pendant la grossesse, et se remplissent d'une très-grande quantité de lait au moment où l'enfant applique ses lèvres sur le mamelon.

Au centre de chacun des deux seins s'élève un corps allongé appelé *mamelon*, entouré de l'aréole, dont la surface, légèrement bosselée et tendrement rosée, fait ressortir la finesse et la blancheur de la peau.

Le développement de la glande mammaire n'est point en raison de l'âge ni de la taille de l'individu, et ce ne sont point les femmes dont les seins sont les plus volumineux qui sont les meilleures nourrices. En général, des seins fermes, arrondis, isolés et d'un petit volume, présentent le plus d'avantage sous le rapport de l'allaitement.

Unies à l'utérus par la plus grande sympathie, rien ne prouve mieux que les mamelles concourent avec lui au même but (la reproduction de l'espèce), que les changemens qu'elles éprouvent pendant la grossesse, et surtout après l'accouchement. En effet, la sé-

crétion du lait commence dès les premiers mois de la grossesse et continue pendant la gestation.

Le stimulus qui présidait au développement de toutes les facultés de la matrice l'abandonne au moment de l'accouchement, pour se porter tout entier vers les seins et y attirer alors les élémens de la nutrition. Le mécanisme de cette sécrétion est encore absolument inconnu. Je croirais superflu d'exposer ici l'opinion des hommes également distingués ; il me suffit de dire que les physiologistes sont actuellement d'accord qu'il existe une analogie apparente entre le chyle et le lait, et que les matériaux de la sécrétion de ce liquide sont fournis par le sang, comme ceux des autres sécrétions.

De l'allaitement et de ses divers modes.

La nature, cette mère si prévoyante, après avoir préparé, perfectionné les élémens de la nutrition dans le sein de la femme, donne à l'enfant un instinct qui l'engage et le force même, par le sentiment intérieur de sa conservation, à chercher autour de lui les sucs nourriciers qui lui sont destinés.

Lorsqu'il n'y a point d'obstacle de la part de la femme, et que l'enfant est heureusement conformé pour sucer à volonté le lait contenu dans les seins de sa mère, il y a allaitement, qu'on peut distinguer en *naturel*, en *étranger* et en *artificiel*. Voyons comment s'exécutent ces trois espèces d'allaitemens, quelles sont les conditions requises pour chacune d'elles, ainsi que les inconvéniens attachés aux deux dernières, et quelquefois même à l'allaitement naturel : celui-ci est le seul avoué par la nature, qui a tout disposé pour qu'il ne manquât rien à son entier accomplissement. A l'instant où la mère va présenter son sein à l'enfant qu'elle nourrit, et avant même que ses lèvres soient appliquées sur le mamelon, elle ressent un doux frémissement dans toutes les parties qui avoisinent les seins et qui sont, pour ainsi dire, sous leur dépendance. Les femmes expriment d'ailleurs très-

bien la sensation qu'elles éprouvent en disant qu'elles sentent leur lait monter. Ce phénomène admirable n'est point exclusivement réservé pour l'appareil de la sécrétion du lait, on l'observe également chez l'homme, quoique dans d'autres organes et dans des circonstances différentes.....

L'enfant, par un instinct particulier, se précipite sur le sein de sa mère, de ses petites lèvres saisit le mamelon, attire le lait et laisse couler dans sa bouche ce fluide précieux. Ce phénomène peut rigoureusement et facilement être expliqué : l'enfant détruit toute communication à l'air environnant avec l'intérieur de sa bouche, et forme un véritable vide. La pression de la colonne d'air environnant sur la partie du sein restée à nu, l'action de la langue et des lèvres de l'enfant sur la mamelon et même sur l'aréole, la chaleur de ces parties sur celles de la mère, tout concourt à forcer le lait à s'échapper des conduits lactifères, et avec une telle force, que souvent, lorsque le nourrisson quitte le mamelon, ce liquide raie ces canaux et est lancé à une grande distance.

Pendant les premiers jours de l'accouchement, avant la fièvre de lait, la mère fournit une sérosité très-abondante, qui a le double avantage de passer librement à travers les mailles encore faiblement enlacées du réseau lymphatique, et peut être considérée comme un doux laxatif, le plus efficace pour expulser le méconium, matière noire, épaisse, tenace, que rend l'enfant par l'anus. Ce précieux avantage n'ayant pas lieu pour le nourrisson, lorsqu'on lui donne une nourrice étrangère, il en résulte souvent pour lui des accidens très-graves, et quelquefois même la mort, causée dans ce cas par la rétention du méconium et par l'extrême difficulté qu'on éprouve alors d'en obtenir l'expulsion, même par les purgatifs les mieux combinés et le plus sagement administrés.

La nécessité de l'allaitement maternel a été généralement reconnue; les médecins, les naturalistes, les physiologistes se sont réunis, et on ramené les femmes à leur devoir; et si leur triomphe n'a pas été complet, du moins ils ont réussi en partie. Déjà beaucoup de pays of-

frent peu de femmes qui, oubliant ce devoir sacré, repoussent de leur sein l'enfant qu'elles ont nourri de leur sang. Il en est malheureusement encore qui, entraînées par une mode destructive ou par une erreur fatale à leur santé, croient que l'allaitement détruit leurs charmes, et, dans la crainte de les flétrir, confient leurs enfans à des mains mercenaires, et refusent leur lait à ces petits êtres si intéressans qui semblent le demander par leurs cris : c'est aux médecins à plaider la cause de ces infortunés.

Je vais exposer le danger de l'allaitement étranger, et tâcher de prouver que les femmes qui chérissent leur santé et qui veulent conserver les grâces dont elles sont douées, doivent nourrir leurs enfans : c'est une obligation physique et morale.

Partout à haute voix la nature le dit :
La véritable mère est celle qui nourrit.

MOISY.

Quæ lactat mater magis est quàm quæ genuit.

PHÆD., p. 15, l. 3.

En accomplissant entièrement leur devoir, ne sont-elles pas toujours dédommagées? On en voit qui, malgré leurs souffrances, ne veulent point renoncer au doux plaisir de prodiguer à leurs fils naissans les tendres soins de mère. J'ai connu une jeune dame qui poussait des cris de douleur lorsque son enfant approchait de son sein, affecté d'une inflammation très-vive; cependant sa tendresse lui donna assez de courage pour supporter la succion, et elle évita, par ce moyen, des maladies très-graves, et peut-être même la mort. Combien ne voit-on pas de femmes qui, malgré leur faiblesse, trouve la force de nourrir : elles en sont récompensées, car leur santé s'affermit, leur constitution devient plus robuste, et la fraîcheur brille sur leurs traits. Si la sécrétion du lait, excitée par l'enfant, donne de la santé et de l'embonpoint aux mères qui semblaient devoir succomber de faiblesse et de maigreur, combien de maladies ne prévient-elle pas! elle entretient l'harmonie dans les fonctions de la nouvelle accouchée, modère la fièvre de lait, prévient l'engorgement des mamelles,

calme les tranchées, diminue l'écoulement des lochies, les met en garde contre les épidémies : la péritonite et la métrite, maladies souvent mortelles, ne les atteignent presque jamais; tandis que lorsque la femme refuse d'allaiter son enfant, la nature irritée venge ses droits méprisés, et cette mère coupable qui a négligé un devoir qu'elle aurait dû remplir avec plaisir devient la victime de son indifférence. Souvent les antilaiteux ne peuvent rappeler dans un autre point l'irritation que la nature a fixée sur les glandes mammaires, aussi voyons-nous celles-ci se gorger de fluides qui causent des désordres affreux, tels que leur inflammation, des dépôts, des engorgemens, qui, lors de la cessation des règles, peuvent devenir le noyau de squirrhes ; ou si les fluides ne trouvent pas d'issues par les organes, ils se portent vers la matrice et donnent lieu à des affections, telles que la métrite, les cancers, les ulcères, les écoulemens, souvent rebelles à tous les moyens de l'art. Je passerai sous silence beaucoup d'autres affections, au nombre desquelles sont, les apoplexies, les péripneumonies dites laiteuses, et tous les maux qui affligent communément les femmes dans les circonstances où nous les considérons.

Outre les maux physiques auxquels elles s'exposent, combien de privations douloureuses et pénibles ne s'imposent-elles pas pour le présent, et ne se préparent-elles pas pour l'avenir ! Que d'inquiétudes doit avoir une mère qui confie à une femme étrangère l'enfant qu'elle vient de mettre au monde ! Elle voudrait se dédommager des douleurs de l'enfantement en pressant sur son sein, en embrassant celui qui les lui a causées; mais on le dérobe à ses caresses ; la vue d'un être chéri ne peut ni la réjouir, ni la distraire ; elle n'aperçoit autour d'elle que l'appareil effrayant de ses souffrances. En jetant un regard sur l'avenir, ne voit-elle pas combien il est humiliant pour elle que son enfant en aime une autre par devoir? « Là où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils. » (*Rousseau*). Je pourrais ici m'étendre sur bien d'autres considérations morales, mais la nature de mon sujet ne me le permet pas, et je passe

de suite aux dangers auxquels sont exposés les enfans confiés aux soins d'une nourrice.

« Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au préjudice du sien est une mauvaise mère; comment serait-elle une bonne nourrice. » La plupart, entraînées par l'appât du gain, méconnaissent les lois de l'humanité. Elles trompent d'autant plus facilement les yeux les plus intéressés, qu'elles sont affectées de maladies cachées et qui ne paraissent qu'à certaines époques, les dartres, par exemple; d'autres qui disparaissent avec l'âge, et se communiquent cependant par l'allaitement : les écrouelles, le rachitis, etc., sont dans ce cas.

Aurait-on le bonheur de trouver une nourrice saine, ne peut-on pas craindre encore qu'elle ne partage son lait avec son enfant, et qu'elle lui substitue une nourriture étrangère et nuisible? Perd-elle son lait en devenant grosse, elle met alors en jeu tous les artifices pour cacher son état, et prodigue chaque jour au malheureux nourrisson une bouillie indigeste Avec ce pernicieux aliment il dépérit et languit, souvent même il succombe. J'ai eu occasion d'observer plusieurs enfans qui, sortant des mains de leur nourrice, étaient d'une maigreur extrême : en retrouvant les tendres soins d'une mère ils reprirent bientôt de l'embonpoint et de belles couleurs. Que de causes peuvent être nuisibles à ces petits êtres si faibles et si délicats : le défaut de propreté, d'où résulte l'excoriation de leur peau ; les maillots, les narcotiques employés contre leurs cris, au lieu de caresses et des soins qu'exige l'enfance.

L'allaitement artificiel n'était point en usage parmi les anciens ; seulement Virgile dit dans ses beaux vers :

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide : sed duris genuit te Cautibus horrens,
Caucasus, hyscanæque admorunt ubera tigres.

qu'ils suppléaient quelquefois au lait humain par celui de quelques femelles d'animaux, comme la chèvre, la brebis, et dans quelques cas la jument, l'ânesse. De nos jours il est très-rare qu'on em-

ploie ce mode d'allaitement, à moins de cas particuliers, comme la mort de la mère, l'impossibilité de se procurer une nourrice, etc. La chèvre offre plus d'avantages pour cet usage; on la préfère à l'ânesse, quoique le lait de celle-ci présente plus d'analogie avec celui de la femme; mais comme il est très difficile que l'enfant puisse le prendre à la mamelle de cet animal, on le séserve exclusivement pour le nourrisson au biberon. La nourriture artificielle que l'on donne à l'enfant peut être regardée comme un sevrage anticipé, et ce serait sortir en quelque sorte du plan que je me suis tracé que d'en parler ici.

Sugimus ingenium matris cum lacte, cuique
Morum temperiem dam alimenta suam.

SENNERT.

Si le nourrisson trouve, dans le lait qu'il suce, sa force, sa vigueur, de ce fluide précieux ne dépend-il pas aussi sa pusillanimité ou son courage, ou la trempe de son âme, en un mot l'homme moral.

L'observation démontre qu'une nourrice, quelle qu'elle soit, transmet à l'enfant, avec son lait, son caractère. *Déodat* dit qu'une fille de sept ans était passionnée pour les liqueurs spiritueuses, parce qu'elle avait une nourrice sujette à s'enivrer. Si nous remontons aux temps les plus reculés, nous voyons les auteurs attribuer la cruauté de Caligula à la férocité de sa nourrice, qui, pour l'engager à prendre son mamelon, l'humectait avec du sang.

Les anciens héros nourrissaient, dit-on, leurs enfans avec du lait de lionne, pour les rendre plus courageux. *Ambroise-Paré* et *Rosen*, font mention de lionceaux allaités par des vaches, qui sont devenus doux et privés comme leur nourrice, tandis que des chiens, ayant été des louves, sont devenus féroces. M. *Desormeaux* pense que cette transmission a lieu plutôt par les manières et l'éducation de la nourrice que par son lait. On a remarqué les funestes effets qu'ont les passions sur le lait, et par suite sur l'enfant. Voici quelques faits qui viennent à l'appui de ce que j'avance.

Suivant qu'elles sont vives, tristes ou lentes, les passions changent la nature du lait. C'est ainsi que la colère imprime des qualités délétères à ce liquide. *Petit-Radel* rapporte qu'en Amérique il a vu un enfant qui, ayant pris le sein de sa mère pendant qu'elle était dans un violent accès de colère, fut aussitôt atteint de convulsions et mourut. *Boërhaave* rapporte un cas à peu près semblable.

Les passions tristes, telles que le chagrin, l'inquiétude, la crainte, minent sourdement la constitution, rendent les fonctions languissantes, nuisent à l'élaboration du lait, et lui impriment lentement des qualités funestes.

Malgré les avantages immenses que recueillent la mère et l'enfant dans l'accomplissement d'une loi naturelle, il est cependant des exceptions qui sont en faveur de l'allaitement étranger.

Elles peuvent dépendre de quelques vices de conformation des mamelles, de l'altération de leurs fonctions, ou de quelques affections de la mère, qui, en imprimant au lait quelques qualités délétères, peuvent se communiquer au nourrisson; quelques autres qui peuvent s'aggraver par la lactation; enfin, d'autres dépendans d'affections morales et de diverses circonstances physiologiques. C'est dans ces maladies et dans bien d'autres encore, que je ne signalerai pas ici, et que les médecins connaissent fort bien, que la mère doit renoncer au doux plaisir d'allaiter son enfant. Mais que de précautions à prendre pour avoir une bonne nourrice ! C'est parmi les simples villageoises qu'on peut la trouver. Sous le chaume, loin du luxe et de la corruption des villes, les mœurs ont conservé un reste précieux de leur ancienne pureté. Là sont des cœurs purs qui ne sont pas gâtés par les plaisirs et les passions.

Il faut avoir égard à la salubrité du pays de la nourrice et à la constitution de ses parens ; elle sera exempte de vices physiques et moraux. Son âge sera de dix-huit à trente-six ans ; que son tempérament soit sanguin ; ses cheveux ni trop noirs, ni trop blonds, ni tirant sur le roux ; que son embonpoint soit médiocre, et que les joues brillent de la fraîcheur du coloris ; qu'une bouche vermeille laisse entrevoir

des dents blanches, des gencives saines et dures; que dans ses regards se peignent à la fois la vivacité et la douceur; que son sourire soit agréable, sa voix claire, sa peau blanche, sans taches ou éruptions. Ses mamelles doivent être d'une grosseur moyenne, ni trop dures ni trop flasques, parsemées de veines bleuâtres. Autant que possible, il faut choisir, disent les auteurs, une nourrice d'un tempérament, d'une santé et d'un âge analogues à ceux de la mère. Ce serait fort bien, en supposant qu'une mère en bonne santé ne voulût point nourrir son enfant; mais si elle renonce, comme cela doit être, à peu d'exceptions près, à ce doux plaisir par cause de maladies, on devrait bien se garder de suivre le précepte de ces auteurs. Il serait bon que la nourrice eût accouché à peu près en même temps, ou peu avant la mère. Le lait doit être d'un blanc tirant un peu sur le bleu, d'une saveur douce et sucrée, sans odeur, d'une consistance telle que quelques gouttes mises sur une surface polie et légèrement inclinée, s'échappent en masse et coulent en laissant une légère trace blanchâtre. Les nourrices doivent prendre quelques légers purgatifs pour donner à ce fluide les propriétés du colostrum. Il faut examiner avec soin leurs qualités morales; celles qui seraient dans des conditions favorables sous le rapport du physique, devront être rejetées si elles étaient colères, disposées au libertinage, à l'ivrognerie, tristes, sales ou inattentives aux besoins de son enfant.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

Mulieri in utero gerenti si multum lactis ex mammis fluxerit, infirmum fœtum significat. Si verò solidæ fuerint mammæ, saniorem fœtum significat. *Sect.* 5, *aph.* 52.

III.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit. *Ibid.*, *aph.* 37.

IV.

Mulierem in utero gerentem ab acuto aliquo morbo corripi, lethale. *Ibid.*, *aph.* 30.

V.

Mulieri in utero gerens sectâ venâ abortit, et magis; si major fuerit fœtus. *Ibid.*, *aph.* 31.